

Bande à part Films et Les Films du Poisson
présentent

**PATRICK LAPP
CARMEN MAURA
IVAN GEORGIEV**

acid

ASSOCIATION DU
**CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION**

C'est quand on croit
que tout est fini
que tout commence

LA VANITÉ

Un film de **LIONEL BAIER**

Festival del film Locarno
Piazza Grande



scénario JULIEN BOUÏSSOUX et LIONEL BAIER image PATRICK LINDENMAIER avec VINCENT KAPPELER décor Anne-CARMEN VUILLEUMIER montage JEAN-CHRISTOPHE HYM montage son RAPHAËL SOHIER MATTHIEU FICHET BRUNO REILAND
mixage STÉPHANE THIÉBAUT producteurs FRÉDÉRIC MERMOUD ESTELLE FIALON productrice exécutive AGNIESZKA RAMU une coproduction SUISSE - FRANCE BANDE À PART FILMS BAIER BRON MEIER MERMOUD LES FILMS DU POISSON en coproduction
avec la RTS RADIO TELEVISION SUISSE SRG SSR avec le soutien de L'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE DFI suisse CINEFORUM LOTERIE ROMANDE SUCCÈS PASSAGE ANTENNE SRG SSR SUCCÈS CINEMA OFC SUÏSSIMAGE PRO CINEMA BERNE
LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA et DE L'IMAGE ANIMÉE avec la participation de TV5MONDE VENTES INTERNATIONALES WIDE DISTRIBUTION SUISSE FRENETIC FILMS réalisé par LIONEL BAIER

BANDE À PART FILMS RTS HAPPINESS

LA VANITÉ

UN FILM DE **LIONEL BAIER**

SUISSE, FRANCE / 2015 / 1H15

SORTIE LE 2 SEPTEMBRE 2015

David Miller veut en finir avec sa vie. Ce vieil architecte malade met toutes les chances de son côté en ayant recours à une association d'aide au suicide. Mais Espe, l'accompagnatrice, ne semble pas très au fait de la procédure alors que David Miller tente par tous les moyens de convaincre Tréplev, le prostitué russe de la chambre d'à côté, d'être le témoin de son dernier souffle, comme la loi l'exige en Suisse. Le temps d'une nuit, tous trois vont découvrir que le goût des autres et peut-être même l'amour sont des sentiments drôlement tenaces.



LISTE TECHNIQUE

Réalisation : Lionel Baier

Scénario : Julien Bouissoux, Lionel Baier

Image : Patrick Lindenmaier

Son : Vincent Kappeler

Montage : Jean-Christophe Hym

Montage son : Raphaël Sohler

Musique : Dimitri Chostakovitch

INTERPRÉTATION

Patrick Lapp (David Miller), Carmen Maura (Esperanza), Ivan Georgiev (Tréplev)

PRODUCTION

Bande à Part Films

Frédéric Mermoud

Agnieszka Ramu

Les Films du Poisson

Estelle Fialon

DISTRIBUTION

Happiness Distribution

Isabelle Dubar

www.happinessdistribution.com



CELUI QUI FAIT

LIONEL BAIER
CINÉASTE

Un film, c'est toujours un empilement de désirs très disparates qui finit par prendre une nouvelle forme désirable pour elle-même. Il est alors très difficile de démêler ce qui provient de l'observation du monde, de l'inconscient de l'auteur ou du hasard. Et dans le fond, cela n'a pas grande importance. Seul compte le film. Qu'est-ce que j'ai voulu donner à voir dans *La Vanité*, je ne peux le dire précisément.

Je me souviens de mon désir de filmer à nouveau Patrick Lapp après *Les Grandes Ondes* pour ce qu'il est et ce qu'il donne.

Je me souviens d'un film trouvé sur internet, un jour de grand ennui dans un hôtel moscovite. On y voyait Lausanne, ma ville, en pleine transformation au début des années 60.

Je me souviens de la forêt en studio de *The Trouble with Harry* de Hitchcock et le sentiment que les arbres de la Paramount semblaient plus réels que ceux du Vermont.

Je me souviens de Tchekhov, de ses personnages qui vont courageusement jusqu'au bout de leur destin. Aussi mélancolique soit-il.

Je me souviens de *Femmes au bord de la crise de nerf*, de Carmen Maura qui traverse une rue au petit matin et des lumières de Madrid qui s'éteignent sur son passage.

Je me souviens d'un reportage sur un homme qui avait recours au suicide assisté, de ma fascination pour ses derniers instants vécus avec une accompagnatrice qu'il connaissait à peine.

Je me souviens de mon oncle architecte, de son road trip aux USA dans les années 50, de la découverte du travail de Franck Lloyd Wright et de la façon dont il s'en inspira pour dessiner des maisons ici.

Je me souviens que seule une grande intimité avec la mort permet de profiter pleinement des sentiments humains.

Je me souviens que la chose qui tient, qui retient tout, c'est la curiosité que l'on a pour les autres.

Je me souviens que les chats savent ce qui commence et ce qui finit.

Je me souviens de la musique de Dimitri Chostakovitch, de sa douce puissance.

Je me souviens de *La Vanité*, de mon impatience à découvrir le film et d'entendre le public me dire de quoi il en retourne.

FESTIVALS

Programmation ACID Cannes 2015

Festival International du Film de Locarno 2015

CELUI QUI REGARDE

**CHRISTOPHE
COGNET**
CINÉASTE,
MEMBRE DE L'ACID

Un vieil architecte hautain et orgueilleux prend une chambre dans un motel quasi désert. Une femme le rejoint. Un jeune homme se prostitue dans la chambre mitoyenne. Sur un mur se trouve la reproduction des *Ambassadeurs* d'Holbein le Jeune, double portrait de deux amis dans lequel figure une forme étrange : un crâne en anamorphose qui n'est visible qu'à la faveur d'un déplacement permettant de regarder l'image de biais. C'est une Vanité – une peinture qui exprime la vacuité de la vie.

La jubilation du film tient au même déplacement de regard progressif qu'opère la mise en scène, précise, virtuose et inspirée de Lionel Baier. De rebondissements en retournements, où chacun se révélera à lui-même et aux autres, où les lourds rideaux ouvriront sur un ailleurs utopique, le film forme un trio improbable et uni, et mène une variation méditative et ironique sur l'existence.

Les éléments visuels et les motifs des *Ambassadeurs* se déploient dans l'univers du film qui emprunte aussi explicitement à Hitchcock et à Lynch : nulles citations pour initiés, mais une matière filmique que Lionel Baier agence avec gourmandise pour produire son propre cinéma.

Il parvient ainsi à composer une « Vanité en cinéma », où l'amitié redevenue possible, la foi envers la création et les puissances du cinéma sont une affirmation souveraine face à la vacuité de l'existence.



CELUI QUI MONTRE

CHRISTOPHE DUTHOIT,
CINÉMA JEANNE MOREAU,
CLAMART

Loin des grands espaces et du mouvement, Lionel Baier pose son cinéma dans un motel à quelques jours de fermer définitivement. C'est là que l'architecte du lieu a choisi de mourir, par euthanasie assistée, avec l'aide d'Esperanza accompagnatrice et sous les yeux témoins d'un jeune prostitué. Unité de lieu, de temps et d'action, la Tragédie semble pouvoir se jouer. Ce serait sans compter sur le regard pétillant et l'humour du réalisateur, sans sa propre distance, en filmant frontalement, qui nous invite à changer d'axe.

D'une histoire singulière qui touche à l'universel, qui divise les sociétés de par le monde, le réalisateur en secoue la gravité en juxtaposant à notre mort certaine l'imprévisibilité de la vie et le désir. Avec générosité et un réel plaisir palpable, sous l'œil bienveillant du directeur d'acteurs, les comédiens nous emportent. *La Vanité* est un peu comme une expérience en parachute ascensionnel, d'une histoire sérieuse nous nous envolons vers un espace lumineux.



INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.

Les plans de l'architecte

« Toute ma vie j'ai fait ce que je voulais, et pour ma mort j'exige que ce soit la même chose ! » s'agace David Miller quand, en dépit de sa volonté, la vie soudainement lui résiste. Le vieil architecte fait partie des baby boomers ayant vécu un âge d'or, l'essor économique et les libertés nouvellement acquises constituant alors une promesse de mener sa vie selon ses désirs. Si la question de l'euthanasie ne fait dorénavant plus débat en Suisse (où désormais on s'interroge sur l'éventualité d'étendre le recours au suicide assisté à de nouvelles catégories de personnes), il semblait néanmoins intéressant au cinéaste de choisir pour personnage un individu issu de cette génération ayant connu le luxe du choix. En l'occurrence, un homme déterminé à faire le choix ultime, celui de sa propre mort. Et lorsque pour une fois les plans de l'architecte ne se déroulent pas comme prévu, la vie semble devenir de plus en plus intense, comme si elle cherchait à se faire regretter. D'où l'hypothèse que nous soumet ici Lionel Baier : plus on veut organiser, contrôler son départ, plus la vie résiste et devient sauvage. La vanité semble alors être celle de l'homme et de son besoin de contrôle qui, malgré son pouvoir, ne peut rien, ni face à la vie qui se rebelle, ni face à la mort qui arrivera quand elle le décidera... En cela, le protagoniste du film s'apparente aux personnages du tableau : d'un côté, un architecte, de l'autre deux ambassadeurs, tous trois ont exercé un certain pouvoir sur leur temps, mais chez Holbein le crâne en anamorphose au bas de la toile est là pour nous rappeler la vanité du pouvoir séculier face à la mort.

Le goût de l'artifice

Loin d'une approche vériste sur le sujet, *La Vanité* s'apparente à un conte où le merveilleux surgit de la relation qui se tisse de façon inattendue entre les protagonistes. Entièrement tourné en studio, hormis quelques prises dans la ville de Lausanne, le film témoigne du goût de Lionel Baier pour l'artifice. Le studio est un lieu dévolu à un seul usage, celui de la représentation, comme l'est une scène de théâtre. Or, selon le cinéaste, plus on est en studio, plus on est dans l'artificialité et plus on est proche de quelque chose de pur dans la représentation du sentiment humain, ce dernier se retrouvant ainsi sur le devant de la scène. Le traitement de l'image est par exemple empreint d'une certaine picturalité, mais cette approche picturale ne cherche pas la ressemblance avec une oeuvre en particulier, elle s'apparente plutôt au travail d'un Hitchcock pour *L'homme qui en savait trop*, fortement inspiré par les choix chromatiques de Delacroix. Ici, ce sont les couleurs de la toile de Holbein qui se redéploient sur les décors, sur les vêtements des protagonistes, comme un prolongement filmique de cette vanité. Suivant le même parti pris esthétique, en matière de direction d'acteurs, le réalisme dans le jeu n'était pas nécessairement recherché. Une actrice comme Carmen Maura, égérie d'Almodovar, apportait par exemple avec elle quelque chose de l'univers du cinéaste espagnol, cette mécanique dramatique qui peut parfois rappeler le théâtre de boulevard, avec cet humour et ces portes qui claquent dans le ballet incessant des protagonistes. Il était en effet important pour le cinéaste que le film ne soit pas un drame ou un tire-larmes sur l'euthanasie. La mort devait être avant tout un prétexte pour parler de la circulation du désir dans la vie de trois personnages et un rappel que l'existence n'est pas vaine tant que l'on a de la curiosité pour les autres...



POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org

acid

ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

14, Rue Alexandre Parodi
75010 Paris - France
Tél: + (33) 1 44 89 99 74

L'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion a été créée en 1992 par des cinéastes afin de promouvoir les films d'autres cinéastes, français ou étrangers et de soutenir la diffusion en salles des films indépendants. Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, fictions et documentaires, dans plus de 300 salles indépendantes et dans les festivals en France et à l'étranger.

Parallèlement à la promotion des films auprès des programmeurs de salles, au tirage de copies supplémentaires et à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 350 débats, lectures de scénarios, concerts, dans des salles françaises, des festivals et des lieux partenaires à l'étranger offrent ainsi la possibilité aux spectateurs de rencontrer les cinéastes et les équipes des films soutenus. Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 22 ans au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur. Depuis sa création, plus de 500 films ont ainsi été promus et accompagnés par les cinéastes de l'ACID.